

Études littéraires africaines



BLACHERE Jean-Claude, éd., *Sony Labou Tansi, le sens du désordre*, Montpellier, Université Paul-Valéry (Centre d'études du xx^e siècle, axe francophone et méditerranéen), 2001, 186 p.

Madeleine Borgomano

Number 13, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041809ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041809ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Borgomano, M. (2002). Review of [BLACHERE Jean-Claude, éd., *Sony Labou Tansi, le sens du désordre*, Montpellier, Université Paul-Valéry (Centre d'études du xx^e siècle, axe francophone et méditerranéen), 2001, 186 p.] *Études littéraires africaines*, (13), 65–67. <https://doi.org/10.7202/1041809ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

■ BLACHERE JEAN-CLAUDE, ÉD., *SONY LABOU TANSI, LE SENS DU DÉSORDRE*, MONTPELLIER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY (CENTRE D'ÉTUDES DU XX^e SIÈCLE, AXE FRANCOPHONE ET MÉDITERRANÉEN), 2001, 186 p.

Les textes réunis dans ce livre sont les actes d'une rencontre qui a eu lieu à Montpellier autour de l'œuvre de Sony Labou Tansi. Malgré leur diversité, les onze communications s'accordent sur un constat qui a fourni le titre du volume : "le sens du désordre". Parce qu'elle frôle le paradoxe et qu'on peut la comprendre "dans tous les sens", cette formule rend bien compte des effets de la "création flamboyante" (p. 2) de l'écrivain congolais.

Dans la lettre à Michèle Zalessky (1988) qui achève le livre en donnant le dernier mot à l'auteur lui-même, S.L. Tansi explique son écriture par une révolte violente contre le silence : "Crever le silence c'est vivre". Dans cette Afrique qu'il voit comme "un cratère de volcan", mais aussi comme "le poumon de l'humanité", susceptible de "sauver le monde", il jette son écriture : "j'écris comme on crie [...] Je dis non avec mes tripes" (p. 184). Ainsi le chaos apparent dans lequel S.L. Tansi plonge son lecteur désarçonné n'est-il nullement dépourvu de sens, comme le montrent les différents intervenants.

J.-F. Durand, considérant que *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez* sont, "avec toute leur violence et leurs paroxysmes, l'une des plus intéressantes greffes, dans l'univers romanesque négro-africain, de la thématique carnavalesque et grotesque" (p. 11), propose une lecture de ce roman avec Bakhtine. Ce texte "rabelaisien" "fait entendre partout le rire des dieux" (p. 20). Un rire à effet thérapeutique qui va de pair avec une glorification du corps, "refuge de l'authenticité", en face de toutes les formes d'oppression politique. Antonella Colletta confronte *La Vie et demie* avec *Le Mât de cocagne*, de René Depestre. Elle les considère comme "deux ouvrages voisins", tiraillés entre des pôles "positif-négatif" autour de ce qu'elle nomme "la plénitude de l'homme désagrégé" (p. 24).

Selon Jean-Claude Blachère, le "sens" l'emporte sur le "désordre" puisque "les romans de S.L. Tansi écrivent l'histoire", même s'il s'agit de l'histoire selon Sony : "Ils ne délirent pas : ils constituent les étapes d'une entreprise concertée pour redonner aux hommes une mémoire et un avenir" (p. 55).

Dans "Écriture et subversion : Sony le (non-)sens du monde et la vie des mots", Alioune Diané montre que, sous ses dehors nihilistes, S.L. Tansi a "un projet cohérent" (p. 67) : "créer un langage qui s'appuie sur la démesure et la subversion afin de léguer une image de l'homme à l'Histoire", dans la pure tradition des "maîtres de la parole". Il donne à l'écriture - une écriture "de force majeure" (p. 82) - la mission de "réinventer le réel" (p. 73).

Jacques Chevrier développe une comparaison - surprenante, mais finalement assez convaincante - entre l'écrivain congolais et le romancier

français Robbe-Grillet, dans le cadre d'une "complicité esthétique" : même volonté d'innover, même volonté de déconstruction. Chevrier les montre à l'œuvre en étudiant le traitement que les deux écrivains font subir à l'espace et au temps. L'homme est pareillement condamné à l'errance dans le "labyrinthe de la ville", "l'enfer à bout portant" (p. 89). Et "le parti pris délibéré de provocation" se révèle finalement, dans les deux cas, être une entreprise fort "salubre".

Christiane Albert s'intéresse aux "enjeux de l'écriture dramatique de S.L. Tansi". Le lecteur des pièces de S.L. Tansi est frappé, constate-t-elle, par la rareté et la pauvreté du paratexte : titres énigmatiques, didascalies nullement fonctionnelles. Les informations données par le texte sont également très floues, aussi bien pour le temps et l'espace que pour les personnages, stéréotypés et interchangeables. Elle montre qu'il n'y a pas de rupture entre théâtre et roman. L'essentiel est dans le discours qui dresse le constat de "la mocheté du monde", mais cherche à réveiller les hommes en inventant une nouvelle langue. La spécificité du théâtre est alors surtout de toucher un public beaucoup plus large.

Frédéric Mambenga-Ylangou intitule son article : "Quête et connaissance de l'unité fondamentale par la symbolique rituelle chez Sony Labou Tansi". Même si le constat de "la mocherie" peut s'apparenter à l'esthétique naturaliste, c'est dans l'animisme et "les secrets initiatiques de la mystique bantoue" que se situe, pour lui, "la quintessence" de l'écriture de S.L. Tansi. La déconstruction devient alors un véritable rituel de guérison et la critique devrait en passer aussi par l'initiation.

L'étude linguistique de Michèle Zalessky aborde l'ultime roman de Sony Labou Tansi, *Le Commencement des douleurs*, avec le désir de "débusquer le Nous", de le contraindre à "produire sa carte d'identité" (p. 130). Car ce "Nous", qui est pourtant l'être énonçant, reste innommé. L'enquête aboutit à quelques hypothèses interprétatives. L'usage du "Nous" témoignerait à la fois d'un "ancrage ethnique" et d'une universalité littéraire. Il serait une figure du "je" autobiographique, mais étendu aux dimensions du cosmos.

Selon Mwamba Cabakulu, "l'existence persistante et permanente de la rumeur" dans l'œuvre de S. Labou Tansi "renvoie à des contradictions et à des tensions internes à la société africaine actuelle" et permet à l'écrivain de produire "une parole plurielle", dont la prise en compte fournirait "une clef de lecture" de cette œuvre.

Daphné le Blanc, dans "Du sociolecte à l'idiolecte : les figures vives de S.L. Tansi", revient sur la question rebattue mais néanmoins fondamentale de "la situation problématique de l'écrivain africain dans l'espace francophone" et de la nécessité de "décentrer le français" pour le faire correspondre aux réalités africaines. Elle se propose de valider l'hypothèse selon laquelle S.L. Tansi "affirmerait son africanité par l'usage de figures sociolectales et son individualité d'écrivain par le recours à des figures idiolectales". Après avoir recensé les types de figures utilisées par

l'écrivain, elle étudie de façon plus détaillée le cas de "tropical" et de "tropicalité". Elle montre la diversité des usages de ces termes et des sens qui peuvent hypothétiquement leur être attribués. Ils évoluent de plus en plus vers l'idiolecte qui devient d'ailleurs de plus en plus fréquent avec l'avancée de l'œuvre. Il semblerait donc que "l'ère d'une littérature de combat étant achevée, on assiste à l'émergence d'une ère de création personnelle".

La lecture de l'ensemble de ce volume est très stimulante. Elle témoigne de la place de Sony Labou Tansi dans la littérature et ouvre des voies vers une étude plus approfondie de cette œuvre encore peu explorée.

■ Madeleine BORGOMANO

■ DJUNGU-SIMBA K. CHARLES, *LA CHÈVRE, LA CORDE ET L'HERBE AU CONGO-ZAÏRE. GENÈSE D'UNE PASSION D'ÉCRIRE*. PARIS, L'HARMATTAN, 2002, 99 p.

Aujourd'hui réfugié en Europe comme tant de ses pairs, Charles Djungu-Simba retrace les aléas de sa vie d'universitaire et, plus généralement, d'intellectuel en Afrique centrale, au Congo-Kinshasa plus précisément. Des études universitaires à Lubumbashi aux péripéties d'une carrière d'enseignant dans la capitale, ponctuée de tâches remplies au ministère de l'Enseignement et dans les médias. Ou comment survivre malgré tout, et continuer de parler et d'écrire, dans le contexte d'une dictature qui a créé à son profit un Etat de non-droit.

Né en 1953 dans la région du Sud-Kivu, réfugié en Belgique depuis 1998, hôte du château de Ferney-Voltaire au titre d'écrivain ayant souffert de la répression étatique, Charles Djungu-Simba ne doit plus être présenté à ceux qui s'intéressent aux littératures africaines qui s'écrivent et se publient en Afrique même : depuis *Autour du feu, contes d'inspiration lega*, publié chez Saint-Paul en 1984, il est l'auteur d'une grosse quinzaine d'ouvrages de genres divers : édition de littérature orale, roman, poèmes, nouvelles, scénario de bande dessinée. Conseiller éditorial pour Saint-Paul, il s'est fait lui-même éditeur (éditions du Trottoir à Kinshasa), et à ce double titre déjà, il a joué un rôle important dans l'institution littéraire congolaise. Mais, non content de telles occupations, ajoutées à ses tâches d'enseignant, Charles Djungu a aussi exercé une activité de journaliste dans la presse écrite, radio-diffusée et télévisée, si bien que son parcours est véritablement représentatif de celui des intellectuels restés au pays, et tâchant d'y œuvrer malgré/contre un contexte pour le moins difficile. En dépit de son obstination, ce parcours a, provisoirement peut-être, abouti en Europe, d'où le choix de L'Harmattan pour ce livre-ci, et en même temps pour une nouvelle édition, remaniée, du roman *On a échoué*, paru initialement à Kinshasa en 1991.

Ce titre, *On a échoué*, est suffisamment éloquent : l'auteur, qui avait vingt ans au moment où le maréchal (auto-proclamé) Mobutu lançait son